

Mais où est donc Ornicar ?

Atelier de réflexion sur la langue française

On s'interroge, on fait des recherches, on échange et on partage. On essaie de nourrir sept rubriques : les bizarreries, des précis linguistiques, les fautes de langue, les expressions imagées, les astuces mnémotechniques, les étymologies étonnantes, les devinettes et les jeux de mots et de lettres.

Site internet : <http://jacge.nguyen.free.fr/ornicar/>

Séance du 15 novembre 2021

Bizarreries ou anomalies

- *Les expressions mal employées.* Pour rester dans le domaine des expressions mal écrites ou mal orthographiées, que peut bien signifier « peu ou prou », comme nous l'avons lu parfois ? Serait-ce une expression navale ? *Peu ou prou* est l'équivalent de « plus ou moins », *prou* étant un vieux mot disparu – aussi orthographié *proud* – signifiant « profit ». Comment « rendre l'appareil », si l'on ne vous l'a pas prêté au préalable ? Il est préférable de *rendre la pareille*, équivalent à « payer de retour ». Peut-on sortir « frais et moulu » d'une école ? Sans doute, mais les deux termes sont un peu contradictoires. On préférera écrire *frais émoulu*, c'est-à-dire « qui vient d'être aiguisé ». Surtout si l'on est une fine lame de l'écriture, *émoulu* étant le participe passé de l'ancien verbe *émoudre*, « aiguiser ». L'expression, qui peut se mettre au féminin, a relevé de l'affûtage des lames d'épée, avant d'être prise au figuré. [Cf. le métier de *rémouleur*, l'artisan qui aiguisse les instruments tranchants.] Autre expression prisée des éditorialistes et penseurs de notre époque : *il y a péril en la demeure* (ou *il n'y a pas*, c'est selon). La demeure en question n'est pas celle à laquelle ils pensent, mais une vieille acception pour « le fait d'attendre, de rester, de demeurer ». Le sens précis est donc qu'il ne faut plus attendre, et pas que la maison va brûler ou s'effondrer. [M. Rousseau, O. Houdart, R. Herlin, *Retour sur l'accord du participe passé et autres bizarreries de la langue française.*]
- *Quand les noms propres deviennent noms communs.* Tartarin de Tarascon, sorti de l'imagination d'Alphonse Daudet, devenu un *tartarin*, soit un vantard et fanfaron. Un *mausolée* était à l'origine le fastueux tombeau du roi carien Mausole, une des sept Merveilles du monde. Une *vespasienne*, « urinoir public pour hommes », vient du nom de l'empereur romain Vespasien, qui le premier imposa la miction, en d'autres termes mit un impôt sur l'urine. Un *mécène*, « personne fortunée qui, par goût des arts, aide les écrivains, les artistes », vient de Mécène, riche Romain, ministre de l'empereur Auguste, qui fut un bienfaiteur des belles-lettres et des poètes – Virgile et Horace en premier lieu – qui bénéficiaient de sa table ouverte. Le valeureux Stentor, personnage cité dans *l'Iliade* d'Homère, « de sa voix de bronze, faisait autant de bruit que cinquante hommes ». D'où *une voix de stentor* et, plus simplement, un *stentor*, « homme à la voix forte ». Mentor est un personnage de *l'Odyssée*. Ulysse, son ami, lui confie l'éducation de son fils, Télémaque, avant de s'embarquer pour son long voyage. Un *mentor* devient le type du « conseiller sage et expérimenté ». Sosie, esclave de son état, dans la comédie de Plaute intitulée *Amphitryon*, n'en croit pas ses yeux quand il se voit interdire l'entrée de sa maison par son... *sosie*, un être qui a pris son apparence et ses traits, lequel n'est autre que le dieu Mercure. Son maître, Amphitryon, lui, est passé à la postérité comme le modèle de l'hôte qui régale ses invités. Le *Don Quichotte* de Cervantès propulse, lui, quatre noms, un record difficile à battre ou même à égaler : *Don quichotte* en premier, devenu l'universelle incarnation du héros

chimérique, souvent majuscule malgré sa lexicalisation, mais aussi *Rossinante*, sa monture, type de la rosse efflanquée (ce que suggère le mot lui-même) et deux figures de femme, *Dulcinée*, sa fiancée idéalisée, et *Maritorne*, la « servante repoussante ». Une *dulcinée* est désormais un terme plaisant pour « promise », « fiancée », si l'on est un peu vieille France, aussi pour « meuf », « copine » et pourquoi pas « douce », *dulcinée* ayant été formé sur le latin *dulcis*, « doux ». Une *maritorne*, selon le *Robert*, est une « femme laide, malpropre et désagréable » : on peut difficilement imaginer pire. C'est la version cervantesque des monstresses de la mythologie, mais sans la divinité. Heureusement, le terme est « vieilli ». [M. Rousseau, O. Houdart, R. Herlin, *Retour sur l'accord du participe passé et autres bizarreries de la langue française.*]

Expressions imagées

- **Battre son plein** : Arriver à son moment le plus intense ; être à son point de plus grande activité. Au milieu du XIX^e siècle, et au sens propre, cette expression se rapportait à la marée qui, lorsqu'elle a atteint son plein, c'est-à-dire son point le plus haut, reste un moment stable avant de commencer à descendre. Au sens figuré, certains, à cause du verbe *battre*, ont compris *son plein* comme « une sonorité pleine ou forte ». En réalité, il ne s'agit pas ici d'un adjectif, mais bien du substantif *plein*, le niveau le plus haut. Lorsque la fête *bat son plein*, ce n'est pas qu'elle est bruyante, mais qu'elle est bien à son plus haut niveau d'intensité. Comme *son* est un adjectif possessif, le pluriel devient « les fêtes battent leur plein ». [...] Voici ce que dit l'Académie française sur ce sujet souvent polémique : « Si l'expression *battre son plein* a naguère encore suscité quelques controverses, tous les spécialistes s'accordent aujourd'hui à donner raison à Littré. Dans cette expression empruntée à la langue des marins, *son* est bien un adjectif possessif et *plein* un substantif, les meilleurs auteurs se rangent à ce point de vue. Le plein, c'est la pleine mer, et l'on dit que la marée bat son plein lorsque, ayant atteint sa plénitude, elle demeure un temps stationnaire. On dit donc bien : *les fêtes battent leur plein*. » [Georges Planelles, *Les 1001 expressions préférées des Français*]
- **Il n'est pas à prendre avec des pincettes** : Il est très sale, répugnant ; il est de mauvaise humeur. Le mot *pincette* est très ancien, il est apparu il y a plusieurs siècles. Il désignait alors deux objets totalement différents : le premier était une petite pince à épiler et, le second, cet instrument de métal à deux branches permettant de déplacer des bûches et tisons dans le feu sans se brûler. Notre expression voit le jour au début du XIX^e siècle, tirant son sens de la pincette utilisée pour la cheminée, et désigne quelqu'un de sale et de répugnant que l'on veut à tout prix éviter de toucher. Assez rapidement, notre formule se dote d'un sens figuré, employée à l'époque pour désigner une personne possédant un esprit malsain. Un autre glissement de sens a lieu un peu plus tard, au milieu du XIX^e siècle, pour évoquer cette fois quelqu'un de très en colère. Et l'on sait qu'une personne qui entre dans une rage folle est très susceptible et doit être approchée de manière subtile, en prenant les meilleures précautions. En revanche, on peut se demander pourquoi l'expression est à la forme négative. Pourquoi dit-on « Il n'est pas à prendre avec des pincettes » ? Ici, la négation augmente l'idée de repousser ! Elle évoque le fait qu'une personne dans un tel état n'est pas à prendre, et ce, même avec des pincettes ! [Les Almaniaks 2016, *Pourquoi dit-on... ?*]
- **Une réponse de Normand** : Une réponse évasive, à double sens. cette expression nous vient directement d'une ancienne loi en vigueur en Normandie. Selon celle-ci, lorsqu'un Normand concluait une affaire, il avait 24 heures pour se rétracter. Aussi, la parole et la signature apposée sur un contrat n'avaient que peu de valeur, puisque, si elle le désirait, la personne ayant signé un marché pouvait s'en dédire quelques heures plus tard. C'est pour cette raison que les Normands ont commencé à avoir une réputation d'hommes à la fois rusés et prudents, à qui l'on ne pouvait faire confiance. D'après le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey, le mot « Normand » est employé avec ce sens imagé dès 1664 et la locution « réponse normande » apparaît en 1685. Notre expression voit le jour à cette époque, avec le

sens qu'on lui connaît aujourd'hui, à savoir adresser une réponse évasive, parfois à double sens. Dans notre langue, les Normands ont fait l'objet de bien des proverbes. On en emploie encore quelques-uns dans certaines régions, à l'image de « garde-toi d'un Gascon ou d'un Normand, l'un hâble, l'autre ment ». On parle aussi d'une « réconciliation normande » pour évoquer une réconciliation sournoise. [Les Almaniaks 2016, *Pourquoi dit-on... ?*]

- **Être dans les cordes** : Être dans les capacités d'une personne. Cette expression n'a bien sûr rien à voir avec le domaine de la boxe, où le malheureux vaincu est renvoyé dans les cordes du ring par son adversaire. Non, cette formule, apparue au XIX^e siècle, renvoie à la musique. En 1832, dans l'édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, on retrouve une définition du mot *corde*. Si la corde évoque bien sûr celles qui sont placées sur la guitare ou le violon, le terme possède aussi un autre sens. À cette époque, la corde désigne également la note de musique ou le son, par une association logique avec la corde vocale. Ainsi, il n'était pas rare d'entendre, dans la bonne société du début du XIX^e siècle, des phrases telles que : « ce chanteur a une voix splendide dans les cordes basses ». Aussi, à l'origine, la formule était-elle employée essentiellement pour tout ce qui touchait au domaine musical. Quand un ténor pouvait interpréter un morceau, on disait qu'il était « dans ses cordes ». En langage musical, cela signifiait qu'un interprète possédait le niveau technique adéquat à ce morceau, qu'il pouvait le chanter avec la plus grande des justesses. Au fil du temps, la formule a été employée de manière plus générale et imagée. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui, une tâche qui est « dans les cordes de quelqu'un » signifie simplement que cette personne a les compétences pour l'exécuter. [Les Almaniaks 2016, *Pourquoi dit-on... ?*]

Étymologies étonnantes

- Quel est le point commun entre *peser*, *penser* et *pensum* ? L'idée de *poids*. *Peser* vient du latin *pensare* « peser », lui-même de *pendere* « laisser pendre les plateaux d'une balance ». *Penser* vient du même verbe *pensare*, qui, déjà en latin, signifiait au figuré « apprécier, évaluer ». [Il est vrai que peser et réfléchir, c'est souvent peser le pour et le contre.] *Pensum* est un emprunt tardif (1740) au latin *pensum*, proprement « poids », qui désignait spécialement le poids de laine que l'esclave devait filer par jour et s'employait au sens figuré de « tâche, devoir ». Le mot est passé en français par l'intermédiaire de l'usage des collèges, d'abord appliqué au surcroît de travail que l'on exigeait d'un écolier comme punition. Il s'est répandu hors usage scolaire avec le sens général de « tâche ennuyeuse ». [Le Robert et le Dictionnaire historique de la langue française]
- Quel est le point commun entre un *lycée* et un *lupanar* ? L'idée de *loup*. *Lycée* vient du latin *lyceum*, lui-même du grec *Lukeion*, nom de lieu, proprement « endroit où il y a des loups », de *lukos* « loup », nom du célèbre gymnase, situé près d'Athènes, où enseigna Aristote. *Le lycée*, c'était d'abord l'école philosophique d'Aristote. C'est maintenant l'établissement public d'enseignement du second degré. Notons qu'en Belgique, avant 1980, le lycée était réservé aux filles, les garçons devant aller à l'athénée. De son côté, le mot *lupanar*, qui désigne une maison de prostitution, existait déjà en latin et vient de *lupa* « louve », au sens figuré de « prostituée ». [Le Robert]
- *Pipelet(te)* n. Si le masculin *pipelet* est apparu le premier dans le vocabulaire, le féminin *pipelette* a pris le dessus très nettement. Alfred Pipelet et son épouse Anastasie sont un couple de portiers des *Mystères de Paris* (1842-1843) d'Eugène Sue, un des romans feuilletons les plus célèbres de la littérature française. Le nom propre est devenu nom commun (*un pipelet*) au sens de « concierge ». La féminisation de ce métier et la propension à beaucoup parler que l'on prête aux femmes se sont ligüées pour imposer le féminin *pipelette* au double sens, familial et populaire, de « concierge » et de « personne bavarde, curieuse, portée aux ragots, aux commérages »... [J.-P. Colignon, *Étonnantes étymologies*]
- *Presbyte* n. et adj. Ne pas bien distinguer les objets proches n'est pas un signe de jeunesse, car cela est dû à une diminution de l'élasticité du cristallin, de son pouvoir d'accommodation...

La presbytie peut aussi être due à un relâchement du muscle ciliaire qui permet l'adaptation de la courbure du cristallin. La presbytie atteint les personnes âgées, comme son nom l'indique : *presbitês*, étymon de *presbyte*, signifie « vieillard ». L'*hypermétrope* est dans la même situation, pour qui les objets rapprochés constituent un monde complètement flou, flou, flou. Le mot est directement issu du grec *hypermetros*, « qui passe la mesure » ; en effet, chez l'hypermétrope, faute d'accommodation, les images se forment en arrière de la rétine. Pour autant, les personnes atteintes de ces défauts de vision peuvent manifester une grande hauteur de vue, et voir plus loin que le bout de leur nez ! [J.-P. Colignon, *Étonnantes étymologies*]

Devinettes, jeux de mots, jeux de lettres

Anagrammes : cinq stars de cinéma, un grand peintre.

- a. Une Ève de chantier. UNE EVE DE CHANTIER

- b. Gai dard repu de Ré. GAI DARD REPU DE RE

- c. Tuyau à détour. TUYAU A DETOUR

- d. Grand juge Tor. GRAND JUGE TOR

- e. Nain rond bien rasé. NAIN ROND BIEN RASE

- f. Pascal Obispo. PASCAL OBISPO

Solution :

Anagrammes.

- a. Catherine Deneuve.
- b. Gérard Depardieu.
- c. Audrey Tautou.
- d. Gérard Jugnot.
- e. Sandrine Bonnaire.
- f. Pablo Picasso.